

Daho sur la montagne

Un album vendu à plus de cent cinquante mille exemplaires, une entrée en force dans les hit-parades, le « phénomène » Daho secoue le rock français. A la veille d'un premier Olympia déjà comble, son fidèle public rennais était venu soutenir l'enfant du pays.

Rennes (envoyé spécial)

Il est minuit passé dans les loges du night-club « L'Espace » à Rennes. « Etienne Daho è grupo », a mi-parcours de leur tournée nationale, viennent de donner un concert devant un parterre comble de cinq cent personnes assez dures à dégeler, mais emplies d'une bienveillance toute paternelle envers l'enfant du pays. On n'a pas pu monter le décor ni installer le quatuor à cordes, faute de place. Le concert ne s'en est pas moins terminé dans une euphorie communicative, pimentée par les encouragements pesants du disc-jockey local qui haranguait la foule avec une pointe d'accent méridional corrigé : « Vous savez ce qu'on va faire ? On va tous crier E-tienne ! E-tienne ! Comme c'est un copain, il va revenir. » Devant la porte de sa loge trépigment le *Télégramme de Brest* et un important contingent de radios locales. Encore en tenue de scène — un ample complet sombre sur un tricot marin —, il vient d'achever un entretien avec *Libération*. Il se change pour recevoir la suite : « Pour eux, explique-t-il avec un sourire vaguement navré, je vais m'habiller en homme de la rue ».

C'est la première tournée d'Etienne Daho. Elle embraye sur le succès des 45 tours *Le Grand sommeil* et *Week-End à Rome* et surtout sur celui de l'album *La Nuit, La Nuit*, vendu à plus de cinquante mille exemplaires. A peu de choses près, c'est la première fois qu'il se produit « professionnellement » sur une scène. « J'ai déjà joué à Rennes dans des petites clubs où tout le monde était bourré — moi aussi, d'ailleurs —, mais c'était juste devant cent copains pour faire une espèce de boum entre nous. Ici même, j'ai fait trois titres avec les Comateens il n'y a pas très longtemps. Mais la première fois, c'était aux *Transmusicales à Rennes* en décembre 1980. J'ai eu le hoquet pendant vingt minutes et personne ne s'en est rendu compte, parce que personne ne connaissait les chansons. » Pour les besoins de cette tournée, Etienne a réuni un « grupo » où l'on trouve le clavier Arnold Turboust, qui compose la moitié des musiques, le saxophoniste Daniel Pabœuf, ovationné à Rennes, et le guitariste Jello, vétérans de Starshooter. Deux choristes métisses viennent faire des harmonies sur les trois quarts des



Antoine Giacomoni/Gamma

« J'angoisse devant la grandiloquence... »

morceaux. La couleur du « grupo » est plutôt funky-tropicale, avec toutes les limitations qu'entraîne ce genre quand il est abordé par des musiciens dont la formation est, de toute évidence, celle du rock orthodoxe. Mais l'entreprise est sauvée par la simplicité et le manque total de prétention du spectacle.

Le public est homogène d'une ville à l'autre. A l'image de celui de Rennes, il est jeune, étudiant, très « preppy » dans l'ensemble, et l'élément féminin y est certainement plus représenté que dans la moyenne des concerts de rock. « En général, c'est un public branché, bon chic bon genre. Des gens qui connaissent tout par cœur, même les chansons du premier album, ils sont gentils, sympas, c'est un public nouveau qui n'a pas de références, pas de bases, qui s'en tape ».

Etienne Daho partage avec son public une complicité dans l'émotion adolescente, tellement forte et ombrageuse qu'elle préfère s'accrocher à des détails futiles et des souvenirs insignifiants. « Toutes les paroles de mes chansons, je les écris en studio en cinq minutes avant de passer au micro pour les chanter. C'est complètement émotionnel, ça peut être n'importe quel mot à partir du moment où il se marie bien avec la note. J'angoisse devant la

grandiloquence. L'archétype d'une chanson qui ne me plaît pas du tout, c'est « Ne Me Quitte Pas ». Ça m'emmerde. Il y a un côté pleurnichard, grandiloquent qui me fait chier. Ça me touche dix fois plus d'écouter « Pale Blue Eyes » ou « Sunday Morning ». Ça me rend gai, et puis un petit peu triste... Je ressens des trucs. »

Bien qu'agé de vingt-sept ans, Etienne ne semble pas avoir franchi un pas définitif de l'adolescence à l'âge adulte. L'adolescence reste sa seule patrie, et il souffre d'en être exilé. « Au début, je faisais partie de la faune qui était autour de Marquis de Sade à Rennes. Mon rôle était de faire des boums et de leur couper les cheveux quand ils faisaient des concerts. J'étais très branché bande, potes, et j'ai vécu ça durement quand j'ai dû quitter Rennes. Cela dit, il y avait un côté prétentieux dans Marquis de Sade qui me faisait chier. Philippe Pascal et ses références culturelles, je trouve ça chiant comme la pluie. A ce moment-là, j'étais vachement plus branché sur les Toys. C'étaient des mecs qui avaient mon âge, c'était un truc gai, ils commençaient à écouter des choses des années 60, à se brancher sur cette ambiance sixties, Bardot, Françoise Hardy, tous ces trucs-là ». Et ça ne le gêne pas d'avoir une étiquette « mode » ? « Mais je ne l'ai pas du tout. J'ai pu l'avoir un peu au départ, quand j'étais avec des gens qui étaient à la mode à l'époque : Antoine Giacomini, Elli et Jacno. Ce sont des gens que j'aime bien. Mais je ne suis pas un grand noctambule, cette espèce de play-boy séducteur et bellâtre. Les gens ont pris ça au premier degré. « Sortir Ce Soir », c'était pas ça. C'était pas l'espèce de mec qui est là au bar en train de draguer tout ce qui passe sous son nez. C'était la chanson-locomotive de « La Nuit, La Nuit », des chansons qui ont toutes pour point commun la nuit : elle parle des gens qui sortent en boîte et qui s'illusionnent, qui sont désenchantés qui cherchent. Ce que je fais, c'est de la chanson pop, simple, directe et premier degré. »

Michka ASSAYAS

Ce soir concert à l'Olympia (complet).

MARS 85.

LIBÉ